



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2007

Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières, sous la direction de Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia

Bernard Ribémont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/7633>

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Bernard Ribémont, « *Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, sous la direction de Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2007, mis en ligne le 22 août 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/7633>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières, sous la direction de *Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia*

Bernard Ribémont

RÉFÉRENCE

Le Prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières, sous la direction de Frédérique Lachaud et Lydwine Scordia, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2007, 450p.
ISBN 978-2-87775-432-3

- 1 Frédérique LACHAUD et Lydwine SCORDIA, Introduction ; Clara AUVRAY-ASSAYAS, Le cosmos et l'éthique du prince : une relecture du *De clementia* de Sénèque et du *Songe de Scipion* de Cicéron ; Françoise THELAMON, Constantin : « l'empereur cher à Dieu » selon Eusèbe de Césarée dans la *Vita Constantini* ; Vincent ZARINI, Le prince au miroir des panégyriques versifiés dans la latinité tardive ; Rachel STONE, *Kings are different: Carolingian mirrors for princes and lay morality* ; Julie BARRAU, *Ceci n'est pas un miroir, ou le Policraticus* de Jean de Salisbury ; Frédérique LACHAUD, *Le Liber de principis instructione* de Giraud de Barry ; Dominique BOUTET, *Le prince au miroir de la littérature narrative* (xii^e-xiii^e siècles) ; Matthew S. KEMPSHALL, *The rhetoric of Giles of Rome's De regimine principum* ; Corinne PÉNEAU, *Um styrilsi konunga ok hiiflyinga*, un miroir inspiré de Gilles de Rome dans la Suède de la première moitié du xiv^e siècle ; Élisabeth LALOU, *Le Roman de Fauvel ou le miroir déformant* ; Sophie COUSSEMACKER, *Le prince « exemplaire » : reflets du prince dans les exempla du Libro del consejo y consejeros* ; Gisela NAEGLE, *À la recherche d'une parenté difficile : miroirs des princes et écrits de*

réforme (France médiévale et Empire) ; Jean-Patrice BOUDET, « Pour commencer bonne maniere de gouverner ledit royaume » Un miroir du prince du xv^e siècle : l'avis à Yolande d'Aragon ; Lydwine SCORDIA, Louis XI au miroir du Livre des trois aages de Pierre Choinet ; David FIALA, Le prince au miroir des musiques politiques des xiv^e et xv^e siècles ; Marie BARRAL-BARON, Place et rôle de l'histoire dans l'Institution du prince chrétien d'Érasme ; Michel SENELLART, Mélancolie et politique dans le miroir du prince de Wolfgang Seidel (1547) ; Monique COTTRET, L'Institution d'un prince de Jacques Joseph Duguet (Leyde, 1739). Le dernier miroir ? ; Jean-Philippe GENET, Conclusion : la littérature au miroir du prince

- 2 Ce volume renferme les Actes d'un colloque s'étant tenu à Rouen en mars 2005, qui avait pour objet d'étudier une forme particulière de littérature politique, celle des Miroirs, c'est-à-dire des traités d'éducation ou de conseils aux princes, et ce dans la longue durée. L'ambition n'était certes pas de pouvoir, de façon exhaustive et définitive 'régler' la question de ce genre complexe, mais bien de poser les jalons d'une réflexion sur le genre – si genre il y a effectivement –, ses permanences, ses évolutions. Pour le médiéviste, le genre du miroir du prince paraît le plus souvent un acquis : c'est un traité d'éducation du prince, que l'auteur dédie à un précepteur ou à un puissant. Les modèles de références seraient le Policraticus de Jean de Salisbury et le De regimine principum de Gilles de Rome. À y regarder de près cependant, il apparaît que le genre, disons plutôt la famille, est l'objet de multiples variations et mouvances et qu'il semble de facto bien difficile d'établir, de façon aristotélicienne, la définition d'un genre proprement dit, dénommé pourtant (*speculum regis*) au Moyen Âge, par Godefroid de Viterbe. Pour ne donner que quelques exemples immédiats, comment situer le Livre du Tresor de Brunetto Latini, le Livre du corps de Policie de Christine de Pizan en regard du Policraticus, en termes de genre, ou pour reprendre la catégorie bien plus opérationnelle de Jauss, de 'famille historique' ? La lecture de ce beau volume apporte incontestablement des précisions et des éléments nouveaux sur cette littérature, somme toute assez foisonnante et qui eut une influence décisive sur la pensée politique médiévale, surtout à partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle. Il ne saurait être question de commenter ici chaque article, même en me limitant à la période médiévale. Selon la tradition du genre, je me pencherai donc sur quelques contributions qui sont plus proches de mes préoccupations de recherche. À tout seigneur, tout honneur, si je puis dire, et je commencerai donc par Jean de Salisbury, avec le travail de Julie Barrau au titre magrittien de « ceci n'est pas un miroir » qui, avec sa pointe de provocation, revient sur une importante question de définition générique et, par là-même, de contenu. La première partie de l'article rappelle quelques éléments de la biographie de Jean, pour insister sur l'importance du dédicataire du Policraticus, Thomas Beckett. L'idée en effet de J.B. est que, contrairement à ce que la critique a toujours accepté, ce n'est pas nécessairement Henri II qui est le principal visé, à travers Thomas, mais que les 'conseils au prince' seraient aussi largement à l'usage de Thomas lui-même, dont la conduite fut loin d'être irréprochable on le sait. La critique, en fait, s'est surtout appuyée sur les livres IV à VI, qui correspondent au mieux à ce que l'on peut considérer comme un *speculum principis*. Après avoir résumé un certain nombre d'approches critiques bien connues (R&M Rouse en particulier), J.B. rappelle que quelques spécialistes, comme H.H. Anton, ont remis en cause l'unité du Policraticus selon le genre du Miroir : l'ouvrage est-il alors plus qu'un Miroir ou autre chose ? Reprenant encore la critique qu'elle résume, J.B. constate que, somme toute, deux traits marquent surtout le Policraticus aux yeux de

l'historiographie du politique : l'organisation du corps social et le tyrannicide, ce dernier point faisant débat. Or, l'ouvrage, vaste et complexe, ne se limite pas à ces points. J.B. propose alors de considérer avec détail les notes marginales dont l'examen oriente la discussion vers un autre point : le rôle du destinataire, Thomas Beckett. Pour finir, l'auteur invite à regarder la postérité du *Policraticus* pour tenter de mieux cerner ce que l'ouvrage a pu représenter. Cet article présente effectivement des perspectives intéressantes. Je lui ferai le reproche d'être un peu trop académique, c'est-à-dire de consacrer trop d'espace au rappel des 'autorités' et donc, trop peu à la partie vraiment originale du travail, celui sur les marginalia qui donne ici l'impression de n'avoir été qu'effleuré. Il en va de même de l'étude de réception, qui passe un peu vite sur la tradition vernaculaire. Le lecteur a finalement davantage l'impression d'un work in progress que d'un article de résultats aboutis. Mais cela n'enlève pas l'intérêt des pistes offertes par cette contribution. Intéressant article que celui de Matthew S. Kempshall sur le *De regimine principum* de Gilles de Rome. L'auteur compare l'ouvrage de Gilles avec d'autres, assez proche, qui se sont aussi inspirés de la pensée du Romain, en particulier Vincent de Beauvais et Guillaume Peyrault. Le point de départ de la réflexion de M.S. K. est une interrogation sur l'utilisation des exempla : pourquoi, contrairement aux textes du genre, Gilles semble-t-il répugner à la citation biblique et patristique ? Gilles en effet semble vouloir établir ses principes de gouvernement sur des lois naturelles, en accord avec la raison et la loi. La réponse la plus classique à cette question est de considérer l'influence de l'éthique et de la Politique d'Aristote, le *De regimine principum* étant considéré comme un transmetteur privilégié des idées aristotéliennes. L'auteur remarque en particulier l'usage d'une classification tripartite pour laquelle il renvoie à Gundissalinus. On pourrait aussi, à mon avis de façon plus vraisemblable, parler de Brunetto Latini qui structure son *Livre dou tresor* selon cette division. Il faudrait d'ailleurs étudier les relations entre Gilles et Brunetto, en particulier dans le contexte de l'histoire de la transmission et des traductions de l'éthique et de la Politique. Comme le note fort justement M.S. K., si Gilles évacue la citation scripturaire, ce n'est pas pour autant que Dieu est oublié, avec cette conception forte de l'importance de la grâce, celle-ci étant en quelque sorte proportionnelle au pouvoir exercé par le prince. Ce dernier, en s'appuyant sur des principes rationnels de gouvernement, se doit donc de favoriser cette grâce, avec laquelle il conduira son peuple vers le bien. La question est alors de savoir comment. M.S. K. s'interroge alors sur cette façon, ce qui le conduit à mettre l'accent, non plus sur l'éthique et de la Politique, mais sur la Rhétorique, en se penchant en particulier sur l'expression *figuralis et grossus*. Ceci conduit l'auteur à analyser l'idée de transmission à l'ensemble du peuple gouverné et, en conséquence, les rapports entre vertu et rhétorique. Il me semble que cette contribution est fort importante, par son insistance sur la rhétorique, discipline qui est fondamentale dans toute l'écriture médiévale et dont la critique, emportée par son enthousiasme moderne pour la philosophie, la logique ou l'art de la fiction, oublie trop souvent. À la marge de cet article, est en particulier posé la question de l'adresse au peuple, à l'ensemble des ordres de la société, que l'on retrouvera bien plus tard chez de nombreux auteurs didactiques, comme Deschamps ou Christine de Pizan. cette adresse est souvent interprétée dans le sens de la réforme, d'un souci d'élargissement du message politique, ce que fait ici également M.S. K. Mais, justement, ne s'agit-il pas 'simplement' de rhétorique, plus que de message politique, pour un 'peuple' dont à peine 5% devait avoir quelque lettre ? Je noterai également dans ce volume l'article de David Fiala, « Le prince au miroir des musiques politiques », qui propose une analyse minutieuse (bien que fort difficile pour le non-

musicologue) des rapports entre musique, textes et politique. Le néophyte que je suis y a découvert un champ de recherche original et stimulant, en particulier autour de l'idée du chant comme amplification du discours. Jean-Patrice Boudet offre ici une présentation d'un texte fort important, longtemps considéré comme adressé à Isabeau de Bavière, mais dont la destinataire est en fait Yolande d'Aragon, ce qui projette la date de composition autour de 1420. Ce texte, dont J.-P. B. annonce une édition critique que le lecteur, alléché, attend donc impatientement, offre une « sorte de point d'aboutissement de la pensée politique médiévale française ». C'est que, comme l'analyse avec minutie J.-P. B., ce texte est à situer à la croisée de chemins, d'où son intérêt même si, comme le note l'auteur, il a du mal à faire la synthèse des différentes traditions dont il s'inspire : miroir des princes, traités sur la hiérarchie céleste, textes astrologiques. J.P. B. fournit en annexe une liste de mots-clés qui permettent, dans cette introduction au texte, d'en mesurer l'intérêt particulier. Un court article d'Élisabeth Lalou nous remémore l'intérêt du Roman de Fauvel sur le plan politique et, tout particulièrement, en relation avec le milieu des notaires (voir l'article plus complet d'É.L. paru dans BEC 1994) et celui du théâtre, des moralités précisément. Si l'on peut regretter que dans cette introduction à une recherche, soient oubliées quelques références aux travaux de Jean-Claude Mühlethaler, on se félicitera des pistes données ici, déjà un peu parcourues, mais qui s'ouvrent sur de parges et nouvelles perspectives, dépassant évidemment Fauvel (cf., entre autres, la thèse de Marie Bouahik-Gironès sur la Basoche).